

Février 2001

Fables

Jean de LA FONTAINE

LIVRE PREMIER

FABLE I

LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté
Tout L'Été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la Bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
- Vous chantiez? j'en suis fort aise:
Eh bien! dansez maintenant.»

FABLE II

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
«Et bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces Bois.»
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie:
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit: «Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui j'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.»
Le corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

FABLE III

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF

Une Grenouille vit un Boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant: «Regardez bien, ma soeur,
Est-ce assez? dites-moi: n'y suis-je point encore?
- Nenni. - M'y voici donc? - Point du tout. - M'y voilà?
- Vous n'en approchez point.» La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV

LES DEUX MULETS

Deux Mulets cheminaient; l'un d'avoine chargé;
L'autre ponant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette;
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au rein, et l'arrête.
Le Mulet se défendant
Se sent percer de coups: il gémit, il soupire.
«Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi j'y tombe, et je péris.
- Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avais servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.»

FABLE V

LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avait que les os et la peau;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille;
Et le Malin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Là quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haines, et pauvres diables,
Dont la condition et de mourir de faim.
Car quoi? Bien d'assuré; point de hanche lippée
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi; vous aurez un bien meilleur destin.»
Le Loup reprit: «Que me faudra-t-il faire?
- Presque rien, dit le Chien; donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;

Flatter ceux du logis, à son Maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons:
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien pelé:
«Qu'est-ce là? lui dit-il. - Rien. - Quoi? rien? - Peu
- Mais encore? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché? dit le Loup; vous ne courez donc pas
Où vous voulez? - Pas toujours, mais qu'importe?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.»
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encore.

FABLE VI

LA GÉNISSE, LA CHEVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La Génisse, la Chèvre, et leur soeur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un Cerf se trouva pris;
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit: «Nous sommes quatre à partager la proie»;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de Sire;
Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encore:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

FABLE VII

LA BESACE

Jupiter dit un jour: «Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur:
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres:
Etes-vous satisfait? - Moi? dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché:
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.»
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut; de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'Éléphant; dit qu'on pourrait encore
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles:
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame Baleine était trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous:
Du reste, content d'eux; mais, parmi les plus fous,
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa Besaciers tous de même manière;
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une Hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un Manant en couvrir maints sillons.
«Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons.
Je vous plains: car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison;
C'est la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.»
Les Oiseaux se moquèrent d'elle,
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chènevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
- Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.»
La chanvre étant tout à fait crue,
L'Hirondelle ajouta: Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue;
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:
«Imitez le Canard, la Grue et la Bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr:
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.»
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément

Que frisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres:
Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis:
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête,
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la Salle
Ils entendirent du bruit;
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

- C'est assez, dit le Rustique;
Demain vous viendrez chez moi;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.»

FABLE X

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage;
Tu seras châtié de ta témérité.
Ô - Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
A plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'Agneau; je tette encore ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos Bergers, et vos Chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

FABLE XI

L'HOMME ET SON IMAGE

Un Homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde:
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le Sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les Conseillers muets dont se servent nos Dames:
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des Galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se tache; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une Chimère vaine:
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal est si beau ,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir:
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme c'est cet Homme amoureux de lui-même;

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui;
Miroirs de nos défauts les Peintres légitimes;
Et quant au Canal, c'est celui que chacun sait,
le Livre des Maximes.

FABLE XII

LE DRAGON À PLUSIEURS TETES, ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES

Un Envoyé du Grand Seigneur
Préférait, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son Maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire:
à Notre Prince a des Dépendants
Qui de leur chef sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Lui dit: Je sais par renommée
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'un Hydre au travers d'une haie:
Mon sang commence à se glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente:
Me voilà saisi derechef

D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi;
Bien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur et du nôtre.

FABLE XIII

LES VOLEURS ET L'ANE

Pour un Ane enlevé deux Voleurs se battaient:
L'un voulait le garder; l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième Larron
Qui saisit Maître Aliboron.
L'Ane, c'est quelquefois une pauvre Province.
Les Voleurs sont tel ou tel Prince,
Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois:
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise:
Un quart Voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.

FABLE XIV

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

On ne peut trop louer trois sortes de personnes:
Les Dieux, sa Maîtresse, et son Roi.
Malherbe le disait; j'y souscris quant à moi:
Ce sont Maximes toujours bonnes.
La louange chatouille, et gagne les esprits:
Les faveurs d'une Belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avait entrepris L'éloge d'un Athlète, et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'Athlète étaient gens inconnus,
Son père, un bon Bourgeois, lui sans autre mérite;
Matière infertile et petite.
Le Poète d'abord parla de son Héros:
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté; se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux Lutteurs glorieux,
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage:
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faisait les deux tiers de l'Ouvrage.
L'Athlète avait promis d'en payer un talent;
Mais quand il le vit, le Galant»

N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste;
Je vous veux traiter cependant:
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les Conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant de belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte.N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les Gémeaux de l'Éloge.
Tous deux lui rendent grâce, et pour prix de ses Vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction fut vraie;
Un pilier manque; et le plafonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons;
N'en fait pas moins aux Échansons.
Ce ne fut pas le pis; car, pour rendre complète
La vengeance due au Poète,
Une poutre cassa les jambes à l'Athlète,

Et renvoya les Conviés
Pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses Ancêtres n'en fit frire.
Je reviens à mon Texte; et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène
Souvent sans déroger trafique de sa peine;
Enfin qu'on doit tenir notre Art en quelque prix.
Les Grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étaient fières et bons amis.

FABLE XVI

LA MORT ET LE BÛCHERON

Un Malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
«Ô Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle.»
La Mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle happe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas ô Mort; ô mort, retire-toi.
Mécénas fut un galant homme:
Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, à Mort; on t'en dit tout autant.
Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur:
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort; elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII

L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES

Un homme de moyen âges,
Et tirant sur le grisons,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir: toutes voulaient lui plaire;
En quoi notre Amoureux ne se pressait pas tant:
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son coeur eurent le plus de part:
L'une encore verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la Nature.
Ces deux Veuves, en badinant, là
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant;
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La Vieille à tous moments de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son Amant en fût plus à sa guise.
La Jeune saccageait les poils blancs à son tour:
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa leçon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne;
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.»

FABLE XVIII

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit, et sans beaucoup d'apprêts:
Le Galant pour toute besogne
Avait un brouet clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le Drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie:
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout;
Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit pour l'embarrasser
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du Sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'École;
L'enfant lui crie: Au secours, je péris.
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contretemps s'avise
De le tancer: Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!»
Ayant tout dit il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance:
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer

Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX

LE COQ ET LA PERLE

Un jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire:
«Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil

Serait bien mieux mon affaire.»
Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
«Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.»

FABLE XXI

LES FRELONS ET LES MOUCHES À MIEL

A l'oeuvre on connaît l'Artisan.
Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des Frelons les réclamèrent.
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose.
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée et tels que les Abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi! dans les Frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière
Entendit une fourmilière;
Le point n'en put être éclairci,
De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente,
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours;
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le Juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'Ours?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,

Travaillons, les Frelons et nous:
On verra qui sait faire avec un suc si doux
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir:
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.
Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code,
Il ne faudrait point tant de frais:
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant à la fin que l'huître est pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le Chêne un jour dit au Roseau:
«Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure.
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon; tout me semble Zéphir.
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage;
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin.» Comme il disait ces mots

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LIVRE DEUXIÈME

FABLE I

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Esope:
Le Mensonge et les Vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le Loup, et répondre l'Agneau.
j'ai passé plus avant; les Arbres et les Plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes:
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement?
«Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
- Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière Cité:

Quand un cheval de bois par Minerve inventé
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Dioméde, Ajax l'impétueux,
Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs Escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie:
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine.
- C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis votre Cheval de bois,
Vos Héros avec leurs Phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en ce haut style.
- Eh bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
N'avoir que ses Moutons et son Chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des Saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux Zéphire, et le priant
De les porter à son Amant.
- je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux Vers à la fonte.»

Maudit Censeur, te tairas-tu?
Ne saurais-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire:
Les délicats sont malheureux;
Rien ne saurait les satisfaire.

FABLE II

CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un Chat nommé Rodilardus
Faisait de Rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl;
Et Rodilard passait, chez la Gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le Galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre:
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen;
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre: Je ne saurais. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus:
Chapitres non de rats, mais chapitres de Moines,
Voire Chapitres de Chanoines.
Ne faut-il que délibérer,
La Cour en Conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE

Un Loup disait que l'on l'avait volé:
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque Partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
Le Magistrat suait en son lit de Justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit: «Je vous connais de longtemps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende:
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.»
Le Juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer condamnant un pervers.

FABLE IV

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
Une Génisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire.
Quelqu'un du peuple croassant.
- Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les Roseaux,
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse.
Cette crainte était de bon sens;
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens:
Il en écrasait vingt par heure,
Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une Chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre envers les souris de longtemps courroucée
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.
Oui vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
- Pardonnez-moi, dit la pauvrette, ce n'est pas ma profession.
Moi souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles;
Grâce à l'Auteur de l'Univers,
Je suis Oiseau: voyez mes ailes;
Vive la Gent qui fend les airs
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette aux Oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'Oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui frisait outrage:

«Moi, pour telle passer! vous n'y regardez pas:
Qui fait l'Oiseau? c'est le plumage.
Je suis Souris; vivent les Rats!
Jupiter confonde les Chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.
Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeants
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit selon les gens:
«Vive le Roi», «vive la Ligue».

FABLE VI

L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un Oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japets toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII

LA LICE ET SA COMPAGNE

Une Lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.»
Ses enfants étaient déjà forts.
Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre:
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII

L'AIGLE ET L'ESCARBOT

L'Aigle donnait la chasse à Maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin:
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr; mais où mieux? jean Lapin s'y blottit.
L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'Escarbot intercède et dit:
Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie.
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui de grâce, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses oeufs, ses tendres oeufs, sa plus douce espérance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.

Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux oeufs le saut:
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'Écho de ces Bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses oeufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les oeufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut:
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire:
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait ton;
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote

Est en quartier d'hiver, et comme la Marmotte
Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX

LE LION ET LE MOUCHERON

«Va-t'en, chétif Insecte, excrément de la terre
C'est en ces mots que le Lion Parlait un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me fasse peur, ni me soucie?
Un Boeuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le Trompette et le Héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le Quadrupède écume, et son oeil étincelle;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est grise ni dent en la Bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voilà sur les dents.
L'Insede du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une Araignée; Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Un Anier, son sceptre à la main,
Menait, en Empereur romain,
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un d'Éponges chargé marchait comme un Courrier;
Et l'autre se faisant prier
Portait, comme on dit, les bouteilles:
Sa charge était de Sel. Nos gaillards Pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une Rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Anier qui tous les jours traversait ce gué-là.
Sur l'Ane à l'Éponge monta,
Chassant devant lui l'autre Bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
camarade Épongier prit exemple sur lui,
Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau: jusqu'au col il se plonge,

Lui, le condudeur, et l'Éponge.
Tous trois burent d'autant: l'Anier et le Grisons
Firent à l'Éponge raison .
celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassait dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

FABLE XI

LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie:
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Le Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII

LA COLOMBE ET LA FOURMI

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe;
Et dans cet Océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité;
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds nus.
Ce Croquant par hasard avait une arbalète;
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XIII

L'ASTROLOGUE
QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?»
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce Livre qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or du hasard il n'est point de science:
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul? comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des Étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? pour exercer l'esprit

De ceux qui de la Sphère et du Globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre dans les biens de plaisirs incapables?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut; les Astres font leur cours;
Le Soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'Univers?
Charlatans, faiseurs d'Horoscope,.Quittez les Cours des Princes de l'Europe;
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps .
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop; revenons à l'histoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bayent aux chimères
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV

LE LIEVRE ET LES GRENOUILLES

Un Lièvre en son gîte songeait
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux:
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers:
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la
fièvre.
Le mélancolique Animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un Étang:
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des Animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV

LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse;
Ne me retarde point de grâce:
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires:
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir.
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
là - Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends; nous pourrons nous entrebaiser tous.

- Adieu, dit le Renard: ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le Galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème;
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'Oiseau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de sacrifice:
On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux:
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'Animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage; outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau
Que le pauvre Animal ne put faire retraite:
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre:
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs:
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

FABLE XVII

LE PAON SE PLAIGNANT À JUNON

Le Paon se plaignait à Junon:
«Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la Nature:
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colère:
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol?
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La Boutique d'un Lapidaire.
Es-il quelque Oiseau sous les Cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout Animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités:
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir:

Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Un homme chérissait éperdument sa Chatte;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux:
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa Chatte en un beau matin
Devient femme, et le matin même
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son Favori
Que fut cette Épouse nouvelle
Son hypocondre de Mari.
Il l'amadoue, elle le flatte;
Il n'y trouve plus rien de Chatte,
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par tout,
Lorsque quelques Souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la Femme est sur pieds:

Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, Femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point;
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli.
Le vase est imbibé, l'étole a pris son plis.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et, trissiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les Maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

FABLE XIX

LE LION ET L'ANE CHASSANT

Le roi des Animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébrait sa fête.
Le gibier du Lion, ce ne sont pas Moineaux,
Mais beaux et bons Sangliers,
Daims et Cerfs bons et beaux
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'Ane à la voix de Stentor.
L'Ane à Messer Lion fit office de Cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés filtraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable:
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le Lion.
N'ai- je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
- Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié:
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût osé, se fut mis en colère,

Encore qu'on le raillât avec juste raison:
Car qui pourrait souffrir un Ane fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'était l'Oracle de la Grèce,
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avait trois Filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette, La troisième avare parfaite.
Cet homme par son testament
Selon les Lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égides,
En donnant à leur Mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le Père mort, les trois Femelles
Courent au tournent sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre La volonté du Testateur;
Mais en vain; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune soeur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa Mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen

Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le Père?
L'affaire est consultée; et tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux Héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la Veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve:
Il plut que chaque Soeur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté ,
Si mieux n'aime la Mère en créer une rente
Dès le décès du Mort courante.
La chose ainsi réglée, on compose trois Lots:
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les Esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la Goinfrerie;
Dans un autre celui de la Coquetterie:
La maison de la Ville et les meubles exquis,
Les Eunuques et les Coiffeuses,
Et les Brodeuses, Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisième Lot, les fermes, le ménage,
Les Troupeaux et le pâturage, Valets et bêtes de labeur.
Ces Lots faits, on jugea que le son pourrait faire

Que peut-être pas une Soeur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva.
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les Gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le Défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui!
Comment! ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui
A si mal entendu la volonté suprême
D'un Testateur! Ayant ainsi parlé
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque soeur un lot contre son gré.
Bien qui pût être convenable,
Partant rien aux soeurs d'agréable.
A la coquette l'attirail
Qui suit les personnes buveuses.
La Biberonne eut le bétail.
La Ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces Filles

A se défaire de leur bien,
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent,
Paieraient leur Mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets de leur Père;
Ce que disait le testament.
Le Peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de Gens.